NÉCROLOGIE

Maurice Dunand (4.3.1898-29.3.1987)

Maurice Dunand, commandeur de la Légion d'honneur, conservateur en chef honoraire des Musées nationaux, ancien directeur de la mission archéologique française au Liban, est mort le 29 mars 1987, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, dans sa maison natale de Loisin (Haute-Savoie). Son œuvre est liée à la présence culturelle et scientifique française au Liban. L'émir Maurice Chéhab, ancien directeur général des antiquités de la République libanaise, a bien voulu rappeler la place exceptionnelle occupée par Maurice Dunand dans la collaboration scientifique franco-libanaise. M. Jean Gaul- mier, professeur honoraire à la Sorbonne, qui a longtemps enseigné au Liban, évoquera à titre amical la figure de Maurice Dunand et celle de son épouse Mireille Dunand. Enfin M. Henri de Contenson, directeur de recherche au CNRS, retracera la carrière et l'œuvre scientifique de Maurice Dunand.

Maurice Dunand arriva au Liban en 1924 pour y fouiller le site phénicien de Byblos, à une quarantaine de kilomètres au nord de Beyrouth, d'abord comme adjoint de Pierre Montet, puis comme directeur du chantier dès 1926, au nom du musée du Louvre. D'une nécropole royale du IIe millénaire av. J.-C. sortit notamment le sarcophage d'Ahiram (xie siècle av. J.-C), portant la plus ancienne inscription connue dans cet alphabet phénicien qui fut emprunté par les Grecs beaucoup plus tard et dont le nôtre est issu.

En 1929, le gouvernement libanais prit en charge le chantier de Byblos et en confia la direction à Maurice Dunand, à titre libanais. Dès lors, ce dernier collabora étroitement avec le Service libanais des Antiquités, que je dirigeais, et ce, pendant plus d'un demi-siècle en pleine et entière compréhension. Les fouilles de Byblos, ville dont le nom est identique en grec à celui du livre (cf. le mot Bible), furent fécondes. Dans la cour du temple dit « aux obélisques », on voit une trentaine de ces pierres levées que les prophètes bibliques exécraient. Le même édifice a livré des ex- voto royaux, armes en or, lourdes haches du même métal, statuettes en bronze doré, qui révèlent des influences égyptiennes très marquées, tout comme les bijoux découverts dans certaines tombes royales. Tous ces trésors forment aujourd'hui la partie la plus importante et la plus riche du musée de Beyrouth.

La dernière partie de la carrière de Maurice Dunand ne devait pas être moins heureuse. Dégageant le temple du dieu Echmoun, près de Sidon (Saïda), il exhuma un étonnant monument orné de sculptures grecques intactes, d'une grande beauté, datant du ive siècle av. J.-C. et révélant à la fois l'hellénisation artistique des Phéniciens et la persistance de leurs croyances et de leurs rituels propres.

Le décès de Maurice Dunand, survenu peu après celui de son épouse Mireille, à qui je voudrais également rendre hommage, prive le monde d'un savant de valeur et le Liban d'un ami auquel il doit beaucoup. Les heures tragiques que vit actuellement mon pays ne laissent guère de place à la recherche archéologique. Dans ce trouble, le souvenir de cette figure historique nous aide à espérer que, la paix revenue, la coopération franco-libanaise puisse reprendre dans le même climat de confiance, avec la même fidélité et pour des résultats aussi importants que ceux qui furent obtenus, à Byblos et à Sidon, par Maurice Dunand.

Émir Maurice Chehab.

A quelques mois d'intervalle, unis dans la mort comme ils le furent dans la vie, nous avons perdu Mireille puis Maurice Dunand. Des voix plus qualifiées que la mienne célébreront l'œuvre scientifique d'un des maîtres de l'archéologie française au Liban, du successeur de Renan en terre phénicienne : je ne laisserai parler ici que celle de l'amitié — une amitié de plus d'un demi-siècle!

C'est par l'intermédiaire de Jean Sauvaget que je fis la connaissance de Maurice Dunand en 1930 et que d'emblée je fus conquis par la solidité tranquille, le bon sens un peu narquois de ce chercheur patient. Il était déjà acharné à ses fouilles de Byblos auxquelles il devait consacrer tant d'années et attacher son nom de manière indissoluble. Chercheur incomparable, mais doué aussi de cette clarté d'exposition, de cette prudence qui l'incitait à répudier les hypothèses aventureuses, qualités qui font de Byblia Grammata, par exemple, un authentique chef-d'œuvre. Maurice Dunand, observateur volontiers silencieux, n'avait pas d'égal dans l'ironie paisible que lui inspiraient les billevesées de certains orientalistes : je me rappelle par exemple l'amusement que je lui causai en lui montrant les bizarres cogitations de Volney sur «l'antiquité de l'alphabet phénicien» développées dans ses lettres à Lanjuinais de 1819. Cette ironie salubre, il en faisait preuve également à l'égard des honneurs officiels et nul mieux que lui ne savait maintenir son indépendance de jugement par rapport aux importants dont il mesurait la jactance vaine et la prétention.

Il se serait volontiers enfermé dans ses recherches si Mireille, tout en lui assurant un précieux concours, n'avait réuni autour de lui un cercle amical : qui n'a pas été reçu par elle dans leur demeure d'Achrafiyé à Beyrouth ou dans leur cantonnement de Byblos ignorera toujours le charme et la gentillesse de l'hospitalité française ! Mireille Dunand n'était pas seulement la plus cordiale des hôtesses. Elle sut en maintes occasions, notamment aux jours pénibles de 1940-1945, faire preuve d'un courage civique puisé dans ses traditions familiales, fidèle à l'esprit républicain de son père, M. Cavalier, qui fut un inoubliable directeur de l'enseignement supérieur — du temps où il y avait en France un véritable enseignement supérieur ! — et de son aïeul, ardent champion de la République sous Napoléon III.

Mireille et Maurice Dunand sont restés au Liban jusqu'aux pires heures de la guerre civile qui ravage ce malheureux pays. Ils comptaient des amis fidèles dans toutes les communautés, ils étaient aussi populaires à Byblos que dans leur village savoyard de Loisin. Et ils nous laissent l'exemple à jamais vivant de ce qu'auraient pu, de ce qu'auraient dû être les relations entre Français et Libanais.

Maurice Dunand s'est éteint le 29 mars 1987 dans la solide demeure savoyarde qui l'avait vu naître quatre-vingt-neuf ans plus tôt, le 4 mars 1898, à Loisin (Haute-Savoie).

C'est sous l'uniforme qu'après avoir été mobilisé en 1917 et avoir combattu sur le front en 1918 qu'il découvre le Levant, où il participe à la campagne de Syrie en 1919 et 1920, et sa vocation d'archéologue dans cette région qui s'ouvre à la recherche.

Il s'y prépare en suivant les cours de l'École du Louvre et en obtenant le Diplôme de l'École pratique des hautes Études, et achève sa formation comme élève de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem en 1924-1925.

Dès 1924, il collabore aux travaux de Harald Ingholt à Palmyre et à la dernière campagne de fouilles de Pierre Montet à Byblos. Il exécute également des sondages dans le temple d'Echmoun à Sidon. En 1925, il réalise des missions épigraphiques dans le Safa, le Hauran et le Djebel Druze, où il réorganise le Musée de Soueida. De 1926 à 1931, il participe à diverses expéditions dans le Ledjâ et en Djezireh avec le P. Poidebard sur le limes syrien et avec François Thureau- Dangin à Arslan Tash, Tell Ahmar (Til Barsib) et jusque dans le Louristan.

C'est cependant à la Phénicie qu'à partir de 1926 il consacre l'essentiel de son activité en explorant les sites où l'avait précédé en 1860 Ernest Renan.

Il dirige pendant plus de cinquante ans les fouilles de Byblos, dont il fera le seul site du Proche-Orient à peu près intégralement fouillé depuis ses origines au VIe millénaire avant J.-C. jusqu'à la période médiévale. Avec l'aide de son épouse, qui dispose d'une solide formation mathématique et qui sera continuellement associée à ses travaux, il met au point une méthode de fouilles qui était tout à fait d'avant-garde pour son époque : toute la ville antique a été découpée par un carroyage de 10 m de côté et, à l'intérieur de chacun de ces carrés, explorée par tranches de 20 cm d'épaisseur, ce qui permet de replacer sur autant de plans qu'il y a eu de levées, tous les vestiges architecturaux et les 45000 objets mis au jour. A partir de 1937, il y sera secondé par l'architecte et archéologue Jean Lauffray.

La technique archéologique actuelle peut regretter l'absence de relevés des coupes de terrain, qui auraient permis de reconstituer également la stratigraphie naturelle, mais il faut rendre .hommage à cet effort unique pour libérer la recherche archéologique de la subjectivité et se rapprocher le plus possible d'une collecte objective des faits bruts.

A partir de 1940 jusqu'en 1945, comme Directeur des Antiquités au Haut Commissariat de France pour la Syrie et le Liban, il assure la continuité des recherches archéologiques françaises, tout en fouillant avec l'architecte Jean Duru le site hellénistique d'Oumm el-'Amed de 1943 à 1945.

L'indépendance des pays sous mandat met fin à ses responsabilités administratives mais, avec le grade de Conservateur en chef des Musées Nationaux, il met sur pied une Mission archéologique permanente.

Dès 1948, l'Émir Maurice Chehab, directeur des Antiquités du Liban, lui procure l'autorisation et les moyens de poursuivre la fouille de Byblos pour le compte du Gouvernement libanais.

A la demande de la Direction des Antiquités et des Musées de Syrie, Maurice Dunand retourne à Amrith, où il avait déjà travaillé en 1926. De 1954 à 1974, il y met au jour, avec l'aide de Nessib Saliby, un temple d'époque gréco-perse, tout en recherchant avec Adnan Bounni l'emplacement de la dernière ville phénicienne non encore localisée, Simyra, qu'il pense avoir retrouvée au Tell Kazel.

De 1961 à 1976, c'est au temple d'Echmoun à Sidon, déjà effleuré en 1924, qu'il ouvre un vaste chantier et renouvelle nos connaissances sur l'histoire de la ville de la période assyrienne à la période byzantine. Ce monument et celui d'Amrith sont jusqu'à ce jour les seuls sanctuaires phéniciens méthodiquement explorés.

Humaniste et féru de poésie autant que de musique, ce grand savant a su accompagner cette activité inlassable sur le terrain d'une vaste entreprise de publications, que son départ laisse malheureusement inachevée. On se bornera à citer Oumm el-'Amed (1962),

Amrith (1985) et les cinq volumes des Fouilles de Byblos (1937-1973).

Tous ceux qui ont eu le privilège d'être reçus par Mireille et Maurice Dunand à Byblos, à Sidon, à Beyrouth ou à Loisin, se souviennent de leur accueil chaleureux et des enseignements qu'ils ne pouvaient manquer d'en retirer.

Leurs dernières années ont été assombries par les malheurs du Liban, où ils ne pouvaient plus retourner. L'ébranlement provoqué par ces événements n'est sans doute pas étranger au décès brutal en février 1985 de Mireille Dunand, à laquelle son mari n'aura survécu que deux années.

Par son bon sens, sa solide ténacité et son refus de toute compromission, Maurice Dunand restera une belle figure de savoyard et d'archéologue.

H. DE CONTENSON